

# NEOHELICON

ACTA COMPARATIONIS

LITTERARUM

UNIVERSARUM

XXXI/2

EDITED BY

JÓZSEF PÁL & JÓZSEF SZILI

AKADÉMIAI KIADÓ  
BUDAPEST

KLUWER ACADEMIC PUBLISHERS  
DORDRECHT/BOSTON/LONDON

STESSI ATHINI

## QUESTIONS LIÉES À LA TRADUCTION DE LA PROSE NARRATIVE EN GREC MODERNE (1780–1800)

Dans ses « Prolégomènes » à l'édition critique de Plutarque parue à Paris en 1809, Adamance Coray (1748–1833), le représentant le plus éminent de l'esprit des Lumières néo-helléniques au début du XIX<sup>e</sup> siècle,<sup>1</sup> déclare :

Notre état présent est œuvre d'imitation et d'un vrai transvasement; et, puisque les sources en sont la langue des ancêtres, riche en poètes et prosateurs, aussi bien que les langues des nations contemporaines éclairées, ayant aussi poésie et prose, il s'ensuit que nous transvasons toutes les deux; mais plutôt la prose que la poésie. Car l'ère poétique des nations est l'âge enfantin des nations dans lequel l'imagination règne plus que la raison; tandis que la prose est l'âge de la raison.<sup>2</sup>

Ces constatations résument certaines des idées dominantes de la pensée de Coray : en premier lieu, le souci du progrès culturel de l'hellénisme, qui pourrait être réalisé par une double manipulation : la réhabilitation du patrimoine classique et la transmission des biens du monde européen. En deuxième lieu, un alignement sur l'âge de la raison, c'est-à-dire sur les préceptes des Lumières. En troisième lieu, un penchant pour la prose qui connotait une faveur avouée pour les genres littéraires en prose et un éloignement des formes versifiées. Il apparaît donc que cette défense de la prose formulée cinq ans après la parution de ses « Prolegomènes » à l'édition d'*Éthiopiennes* d'Héliodore (1804),<sup>3</sup> qui constituent le premier traité théorique sur le roman publié en

<sup>1</sup> De la vaste bibliographie sur les Lumières Néo-helléniques, on se limitera pour faciliter le lecteur étranger, de citer le livre classique de C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969 et la publication récente de Anna Tabaki, « Les Lumières néo-helléniques. Un essai de définition et de périodisation », *Les Lumières en Europe, Unité et Diversité*, éd. par Werner Schneiders, Berliner, 2003, pp. 45–56.

<sup>2</sup> Adamance Coray, *Prolegomènes aux auteurs grecs anciens*, éd. C. Th. Dimaras, Athènes, 1986, t. 1, p. 567 [en grec].

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 1–56.

---

Stessi Athini, Messolonghiou 12, 152 33 Halandri, Athènes, Grèce  
E-mail: athinist@hol.gr

grec moderne,<sup>4</sup> révèle que son intérêt pour ce genre obéissait à un vaste schéma idéologique et culturel.

Pourtant, ce soutien à la prose formulé sous forme de manifeste dans les années 1809 pourrait paraître plutôt tardif et démodé aux yeux d'un historien des idées européennes, aux yeux d'un comparatiste. Car ces opinions qui accordent le privilège à la prose en condamnant, du même coup, « la rime barbare », « la rime tyrannique », selon les expressions favorites de Coray,<sup>5</sup> avaient déjà presque un siècle de vie dans les lettres européennes. Elles se manifestent au tournant du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le cadre de la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes ; elles sont lancées par les partisans des Modernes, notamment l'initiateur de la mise en prose de genres narratifs en vers de l'Antiquité, Houdar de la Motte (1672–1731).<sup>6</sup> Ces conceptions, donc, qui opposent la paire poésie~enfance à la paire prose~maturité, cet esprit cartésien sont liés à l'idée de progrès, à la notion de modernité telle que l'a conçue la culture européenne à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Comme nous allons essayer de démontrer, l'hellénisme tenta de rencontrer la maturité et la modernité prosaïque à différentes reprises. Les thèses de Coray doivent être reçues comme un discours didactique et normatif qui procède de tentatives d'appropriation de la prose, de dilemmes affrontés, de réticences et de méfiances qu'il fallait dépasser. L'appropriation des genres narratifs et fictifs en prose, qui sont l'objet de notre esquisse, fut étroitement liée à un choix linguistique entre la langue ancienne et l'une des variantes de la langue moderne, naturelle, un choix culturel qui mettait en jeu la tradition, le patrimoine ancestral, la modernité, l'identité nationale et l'altérité européenne ; elle était, aussi, liée à l'acceptation de leur caractère tantôt utilitaire et moral, tantôt agréable.

Des indices de l'intérêt pour les genres fictifs en prose se décèlent à partir des années 1720. Ils se manifestent dans le milieu phanariote des Principautés Danubiennes et concernent les domaines de la lecture, de l'écriture et de la traduction. Laisant de côté le sujet important de la lecture des textes étrangers dans l'original par ce milieu polyglotte, nous nous bornerons à examiner les deux autres domaines.

Vers 1719, Nicolas Mavrocordatos (1680–1730), le premier hospodar grec des Principautés, écrit une courte narration en prose, qualifiée par C. Th. Dimaras comme « une espèce de roman ». Son œuvre, intitulée *Philothéou Parerga*,<sup>7</sup> qui d'une part prend ses distances par rapport au chronotope du roman grec antique et, d'autre part, laisse apparaître un dialogue avec le roman moderne, dans la voie du libertinage fran-

<sup>4</sup> Dans une grande partie Coray discute, en adoptant lui aussi la forme épistolaire, les idées formulées par P.-D. Huet dans sa *Lettre-Traité sur l'origine des romans* (1669).

<sup>5</sup> Adamance Coray, *Correspondance (1810–1816)*, éd. C. Th. Dimaras, A. Agelou, C. Koumariannou, E. N. Phragiscos, Athènes, 1979, t. 3, pp. 502–503 [en grec].

<sup>6</sup> Cf. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680–1715)*, Paris, 1935, t. 2, pp. 145–148.

<sup>7</sup> Nicolas Mavrocordatos, *Philothéou Parerga / Les Loisirs de Philothée*, éd. Jacques Boucharde, Athènes–Montréal 1989 [édition bilingue – introduction en français].

çais du XVII<sup>e</sup> siècle, a été légitimement désignée comme le premier roman néo-hellénique moderne. Pourtant, sa langue archaïsante lui confère une place ambiguë dans les lettres grecques, si l'on admet que l'évolution du roman européen va de pair avec l'expression dans la langue parlée. En revanche, et si l'on admet que les traductions constituent une partie intégrante de la culture d'arrivée, on pourrait situer aux commencements de la prose néo-hellénique plusieurs tentatives réalisées dans ce milieu. En premier lieu, la traduction (ca. 1717) d'une œuvre emblématique de la fameuse Querelle, effectuée par le secrétaire de l'hospodar sur son ordre. Il s'agit des *Aventures de Télémaque* (1699) de Fénelon, « poème ou épopée en prose » selon les arguments défensifs des Modernes ou « roman » selon les accusations des Anciens.<sup>8</sup> Suivirent la traduction (ca. 1720–1750) d'un autre roman emblématique de la modernité, de *Don Quichotte* (1605–1615) de Cervantès,<sup>9</sup> la traduction (1754) de *El Criticón* (1651–1657) de Balthasar Gracián y Moralès et la traduction (ca. 1750) de *l'Argenis* (1621) de John Barclay.<sup>10</sup> Toutes ces traductions, ainsi que le roman de Nicolas Mavrocordatos, circulèrent sous forme manuscrite, dans un cercle restreint. Ce sont des produits d'un milieu en train de s'ouvrir à l'étranger européen, de s'initier à la modernité, fait attesté d'ailleurs par d'autres tentatives traductionnelles concernant les pièces de théâtre de Molière, destinées à la lecture.<sup>11</sup>

Du côté du cercle du livre imprimé, qui traditionnellement résidait à Venise, la première tentative de renouvellement du corpus narratif, bien que postérieure, coïncide avec celle des phanariotes. Le *Télémaque* de Fénelon est imprimé pour la première fois en 1742, dans une nouvelle traduction. L'imprimeur le vante comme une œuvre « admirée par les sages de l'Europe, traduite et publiée dans les plus savants dialectes ». Cet argument accompagnera souvent les traductions de livres narratifs, faisant entendre que la voie qui mène à la prose, à la maturité et la modernité littéraire, est liée à la participation au goût œcuménique, c'est-à-dire européen.

Même lorsque s'il s'agissait de textes dotés d'une thématique plus familière à l'hellénisme, sujet de l'État ottoman, on les recommandait pour les mêmes raisons : ainsi le motif invoqué pour la traduction des *Mille et une Nuits* en 1754 à Venise,<sup>12</sup> c'est-à-dire pour des contes d'origine orientale recueillis et publiés dans le cadre de l'orientalisme français, fut le bruit qu'ils avaient provoqué dans les cultures de départ, française et italienne.

<sup>8</sup> Cf., Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, <sup>8</sup>1991, pp. 298–299.

<sup>9</sup> Georges Kehagioglou, « La première traduction néo-hellénique de *Don Quichotte* », *Hommage à Stamatis Caratzas*, Salonique, 1990, pp. 175–184 [en grec].

<sup>10</sup> Georges Kehagioglou, « L'original de la traduction néo-hellénique d'*Argenis* de John Barclay et les premiers romans grecs de Baroque : communication préliminaire », *Hellénica* 47.1 (1997) 133–143 [en grec].

<sup>11</sup> Anna Tabaki, *Molière dans la culture phanariote. Trois traductions manuscrites*, Athènes, 1988 [en grec].

<sup>12</sup> Georges Kehagioglou, « La première traduction imprimée en grec moderne du récit *Alf Layla wa-Layla* (*Mille et Une Nuits*) », *Graeco-Arabica* 3 (1984) 213–226 [en grec].

Cette première phase, marquée par l'activité manuscrite des phanariotes et par la production imprimée de Venise, est suivie d'une prolifération éditoriale, constatée au cours des années 1780–1800. Cet essor coïncide avec le déplacement du centre de publication à Vienne, ville de la diaspora grecque, où sont fondées de nouvelles imprimeries à clientèle hellénophone. Les titres des œuvres narratives en prose dépassent la vingtaine. Pendant deux décennies, la culture néo-hellénique subit une pénétration importante de textes étrangers d'origine diverse : elle implique des œuvres d'auteurs classiques comme Boccace, et surtout d'auteurs à la mode européenne, comme Gessner, Marmontel, Rétif de la Bretonne, Louis-Sébastien Mercier, Florian, l'abbé Barthélemy. À côté de ces textes traduits, on trouve un recueil de nouvelles originales, et la majorité des romans sentimentaux d'aventures conservés, d'origine antique et byzantine rédigées en langue ancienne, (*Éthiopiennes*, *Daphnis et Chloé*, *Amours d'Hysminé et d'Hysminias*, *Anthia et Abrocome*). Au cours, donc, de ces deux dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, on observe un changement quantitatif qui concerne en tout premier lieu les traductions, mais aussi, parallèlement, l'orientation de l'intérêt vers la tradition indigène, tantôt moderne tantôt ancienne.

Il semble que cette pluralité fut conditionnée par plusieurs facteurs en rapport avec les discussions concernant le choix linguistique, la question de l'identité nationale et de l'épreuve de l'étranger, le caractère utilitaire et moral des genres narratifs en prose. Bref, l'éclosion éditoriale des textes narratifs et fictionnels en prose était liée aux dilemmes de la prose.

Certaines des questions mentionnées ci-dessus commencèrent apparemment à être formulées à partir des années 1760. La constatation de Joseph Moisioudax (1725–1800), que « la Grèce a besoin de l'Europe », car « l'une [l'Europe] a débordé tandis que l'autre [la Grèce] est dépourvue même des plus méritoires lumières de la connaissance », <sup>13</sup> a pu jouer un rôle motivant dans le domaine de la traduction. De même, sa constatation que « la Grèce est caractérisée par deux défauts : le grand respect et en même temps la négligence de l'Antiquité » a pu favoriser l'apparition des romans antiques, jusqu'alors inédits sur les presses de clientèle hellénique. Bien que les paroles de ce savant, professeur des Académies Princières et l'un des instigateurs de la question de la langue naturelle, ne visent pas le domaine littéraire, il est possible qu'elles aient semé des germes.

Les points de vue du juriste phanariote Dimitrios Catartzis (1730–1807), qui est considéré comme le continuateur de Moisioudax dans les années 1780, se révèlent assez complexes et ambivalents, mais plus proches du sujet de la prose narrative. Dans ses essais centrés sur des questions pédagogiques et culturelles, et destinés à promouvoir une réforme globale du système éducatif dans les Principautés, il laisse deviner une certaine connaissance des genres littéraires modernes. <sup>14</sup> Traduisant avec fidélité

<sup>13</sup> Dans son introduction à la traduction de la *Philosophie Morale* de Antonio Muratori (Venise 1760) [en grec].

<sup>14</sup> Dimitrios Catartzis, *Écrits récupérés*, éd. C. Th. Dimaras, Athènes, 1970 [en grec].

le « Discours Préliminaire » de d'Alembert à l'*Encyclopédie* (1751), il transpose le chapitre où il est fait mention de la poésie, terme qui dans son sens large signifie la littérature. Catartzis, en traduisant pour la première fois (1787) en grec la définition de Francis Bacon, semble accepter la relation étroite entre la poésie et la fiction et reconnaître le droit de la poésie d'être exprimée en prose en déviant le canon littéraire classique.<sup>15</sup> Dans cet essai, qui constitue l'une des premières esquisses de théorie poétique moderne dans les lettres grecques, il fait aussi mention d'un sous-genre de la poésie narrative, le « fabuleux » [mythemata], qu'il a choisi comme équivalent au terme « roman » de l'original français. Il apparaît donc que du point de vue théorique, et grâce à son apprentissage de l'œuvre monumentale de l'encyclopédisme français, Catartzis avait pu être en contact avec la question de la prose moderne ; mais, il est aussi probable qu'il avait entendu parler de la méfiance et des dilemmes qui entouraient le roman.

Dans son programme réformateur, Catartzis accorde une place prépondérante à la traduction des œuvres européennes : il la considérait comme l'un des principaux moyens d'enrichir le fonds culturel, le fonds livresque néo-hellénique. De même, l'épreuve de l'étranger, la pratique traductionnelle était utile pour l'accomplissement d'un autre dessein important de son programme : la traduction serait l'un des moyens d'affiner l'appareil linguistique de la langue d'arrivée, de la langue naturelle. De plus, conscient, par sa propre expérience, des difficultés qu'avait à affronter le traducteur de son époque, il écrivit une sorte de théorie de la traduction susceptible de servir de guide.<sup>16</sup>

On s'attendrait donc à ce que, dans ce programme, la traduction des textes fictifs en prose ait été encouragée ; ce type de textes pouvait convenir à l'exercice sur l'équivalence et aurait pu contribuer à la perfection de la langue naturelle. Pourtant, l'utilitarisme de Catartzis, idée directrice de sa pensée, semble exclure les livres « d'agrément » pour l'état présent, et déplacer leur lecture dans l'avenir. De même, le risque d'aliénation culturelle des jeunes par le contact avec l'étranger, idée constante de sa pensée, aussi bien qu'une intention moralisatrice, l'amènent à encourager, presque exclusivement, la pratique traductionnelle des livres « amers », des livres de connaissance. Il apparaît donc qu'en ce qui concerne la lecture des livres de fiction étrangers, les opinions de Catartzis s'accordent avec celles des moralistes de son époque, qui condamnaient les « romans » français pour leur athéisme et leur immoralité, pour la diffusion des idées de Voltaire et de Rousseau.

En outre, hormis l'effectivité immédiate exigée par son intervention pédagogique, la peur de l'aliénation et les intentions moralisantes, il y avait un autre paramètre qui rendait inutile, à ses yeux, la traduction des livres littéraires. Bien qu'il reconnût la supériorité des Modernes dans le domaine de la mémoire et de la raison, c'est-à-dire

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>16</sup> Il l'expose dans son Prologue à la traduction de la *Science de gouvernement* de Réal de Curban (1784) ; voir, aussi, Anna Tabaki, « Conceptions et théories de la traduction au XVIII<sup>ème</sup> siècle », *O Eranistis* 21 (1997) 176–188 [en grec].

l'Histoire et la Philosophie, en ce qui concerne l'Imagination, c'est-à-dire la Poésie, les Modernes restaient inférieurs. Selon lui les Européens n'étaient pas encore arrivés à l'imitation des poésies des Grecs. Il croyait donc que si les jeunes auxquels il adressait ses conseils voulaient lire des livres poétiques, ils pourraient recourir à la littérature de leurs ancêtres.

Suivant cette optique qui, d'une part, sous-estimait l'aspect utilitaire du dogme « *miscere utile dulci* » d'Horace – auquel devait se soumettre toute œuvre littéraire –, et qui niait, d'autre part, le progrès des Modernes dans le domaine de la littérature, la traduction des œuvres narratives en prose, fruits de la modernité, ne pouvait pas être pleinement favorisée.

Les essais de ce « mécène des savants de Valachie », comme l'ont appelé ses contemporains, écrits vers le milieu des années 1780, ne connurent que le circuit manuscrit ; il est pourtant admis qu'ils attirèrent l'attention d'un cercle restreint, qui séjournait à cette époque à Bucarest. Son projet de constitution d'une bibliothèque encyclopédique avec des œuvres traduites trouva certains adeptes. La publication à Vienne de romans d'aventures en grec ancien aurait pu être motivée par ses paroles.

On peut souscrire à l'hypothèse que les récitations de Catartzis envers les livres « d'agrément » ne furent pas reçues sans réserve. Un nombre satisfaisant d'indices, repérés dans l'activité de Rhigas Velestinlis (1757–1798), qui est considéré comme l'un de ses adeptes, aussi bien que dans son cercle littéraire, pourraient servir de preuves.<sup>17</sup>

Tout d'abord, par sa traduction de six nouvelles de Rétif de la Bretonne, publiées à Vienne en 1790 sous le titre *École des amants délicats*,<sup>18</sup> Rhigas introduit, sans le savoir probablement, un écrivain français traité par ses contemporains de « Voltaire de la route » et de « Rousseau pour les modistes », bref, un adepte des philosophes condamnés par Catartzis. Il fait paraître des histoires douces, sentimentales, tirées de l'actualité parisienne, alors suspectes d'aliéner les jeunes ; il vise à donner une petite idée d'un genre nouveau, c'est-à-dire moderne, la nouvelle. Son prologue, adressé aux jeunes de son époque, pourrait être lu comme une réponse aux éventuels reproches de Catartzis : Rhigas ne s'y défend pas d'avoir fait pénétrer l'étranger dans sa propre culture, fait approuvé par le maître, mais de son choix générique ; il se défend d'avoir traduit de la matière sentimentale, érotique, au lieu d'un texte « amer », scientifique. Il affirme que dans le genre choisi, l'agréable n'est pas séparé de l'utile et du moral, que l'amour fictionnel ne conduit ni à l'immoralité ni à l'athéisme, en soulignant que « les amours de ces histoires amènent au mariage, qui est un mystère religieux ».

<sup>17</sup> Pour une vue d'ensemble sur l'activité politique et littéraire de Rhigas Velestinlis, voir : *Rhigas Velestinlis (1757–1798). Intellectuel et combattant de la liberté. Actes du colloque international UNESCO, 12 et 13 décembre 1998*. Sous l'égide de l'UNESCO et du Ministère hellénique de la Culture, Paris, UNESCO, 2002.

<sup>18</sup> Rhigas Velestinlis, *Œuvres Complètes*, t. 1 : *École des amants délicats*, éd.-intr. Panayotis S. Pistas, Athènes, 2001 [en grec].

La parution en 1792 des *Conséquences de l'amour*<sup>19</sup> apporte la preuve d'un second écart par rapport aux conseils de Catartzis; et en même temps, de l'approbation qu'avait pu susciter l'initiative de Rhigas. De plus, ce recueil de trois nouvelles sentimentales dénote l'effet initiatique immédiat de la traduction de Rhigas. Ces histoires, qui se déroulent dans des milieux helléniques contemporains, sont considérées comme les premiers spécimens de la prose néo-hellénique qui ne suivent pas d'original précis. Ce recueil, paru anonymement, est l'œuvre de Jean Caratzas (1767–1798) d'origine chypriote, un des partisans des idées politiques de Rhigas.

La solidarité littéraire, et pas seulement idéologique, avec Rhigas est également attestée par la traduction de deux autres des textes sentimentaux issus du climat rousseauiste : il s'agit de *Galatée* (1783) de Florian et du *Premier Navigateur* (1763) de Salomon Gessner, qui paraissent à Vienne en 1796 et en 1797 respectivement, traduits par Antonios Coronios (1770–1798). Il faut ajouter que l'idylle de Gessner avait eu l'approbation de Rhigas, qui l'inséra dans son recueil *Le Trépied Moral* (Vienne 1797).<sup>20</sup>

Pourtant, cette « école littéraire » n'est pas sans avoir ses propres hésitations : son credo littéraire semble ambivalent. Bien que ces médiateurs de la modernité fassent un travail sur la prose, ils montrent une forte inclination pour le vers. Trois de leurs éditions, l'*École des amants*, *Les Conséquences de l'amour* et *Galatée*, contiennent un nombre important de poèmes lyriques qui interrompent le récit ;<sup>21</sup> quant au *Premier Navigateur*, c'est une idylle écrite en prose rythmique, poétique. Une preuve supplémentaire de cette inclination est apportée par la traduction versifiée d'un conte en prose, la *Bergère des Alpes* (1759) de Marmontel, inséré aussi par Rhigas dans le recueil du *Trépied Moral*.

Il est communément admis que cette concession pouvait être justifiée par le poids exercé par une tradition narrative en vers, un horizon d'expériences qu'on risquait de forcer violemment. L'origine, pourtant, des poèmes qui sont intercalés dans les trois recueils l'*École des amants*, *Les Conséquences de l'amour* et *Galatée*, nous permet de formuler quelques hypothèses supplémentaires.

Ces poèmes sous forme de chansons appartiennent à la tradition indigène ; ils sont produits par des versificateurs anonymes ou connus, et circulaient dans des recueils manuscrits, connus dans le milieu phanariote sous le nom de *mismaja*. L'insertion de ces chansons dans les trois éditions mélangées aurait été un moyen de les mettre en évidence.<sup>22</sup>

<sup>19</sup> J\*\*\*C\*\*\*, *Les Conséquences de l'amour*, éd.-introd. Mario Vitti, Athènes, 1989 [en grec].

<sup>20</sup> Rhigas Velestinlis, *Œuvres Complètes*, t. 3 : *Le Trépied Moral*, éd. Ines di Salvo, introd. Anna Tabaki, Athènes, 2000 [en grec].

<sup>21</sup> On peut discerner une tendance analogue dans la littérature française contemporaine; voir à ce sujet Jacques Voisine, « Rencontres des vers et de la prose », *La Poésie en Prose des Lumières au Romantisme (1760–1820)*, Paris, 1993, pp. 91–119.

<sup>22</sup> Cf. Stessi Athini, « Traduction, tradition et renouvellement : le mélange des vers et de la prose dans les narrations néo-helléniques de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle », *Identité et Altérité en Littérature, XVIII<sup>ème</sup>–XX<sup>ème</sup> siècles*, Deuxième Congrès International de la Société Grecque de Littérature.



Les « *rewriters* »<sup>23</sup> de ces éditions mélangées qui, selon le prologue de *Galatée*, sont fiers de cette tradition poétique considérée comme équivalente à la poésie étrangère cherchent par sa diffusion imprimée sa revalorisation auprès de leurs contemporains. Cette initiative, donc, de mélange entre prose et vers pourrait signifier que le recours à l'étranger était permis et encouragé pour le remplissage des vides indigènes. La prose narrative, suivant le point de vue de l'école de Rhigas, était l'un des biens littéraires qui manquaient à la culture néo-hellénique, et il fallait l'importer de l'étranger. En revanche, pour ce qui concerne la poésie, l'émigration à l'étranger pouvait être jugée comme une inutile xénomanie.

Bien que l'amour constitue l'aliment de base du roman et que ce soit à son propos que sont introduits des thèmes sociaux et philosophiques, la fiction moderne n'épuise pas sa thématique dans le sentimentalisme. Il semble que les amateurs grecs de narrations en prose ne tardèrent pas à découvrir des œuvres qui, sous l'apparence de la fiction, abordaient des questions politiques, sociales et philosophiques. L'arbitraire politique, l'égalité des races, l'idée de la tolérance religieuse sont diffusés dans les lettres grecques par deux narrations de Marmontel, qui datent des années 1780 : il s'agit du conte moral « L'amitié à l'épreuve », traduction restée sous forme manuscrite, et du récit historique *Bélisaire* (1783). Un autre thème privilégié du roman des Lumières, celui du progrès social et politique exprimé par l'utopie, est introduit par la traduction de *L'An 2440* (1770) de L.-S. Mercier (Vienne 1797).<sup>24</sup> On peut souscrire à l'hypothèse que le traducteur, dans son choix de ne transposer que des passages qui se conforment au projet culturel de Catartzis, ayant donc une utilité pour le lecteur grec, pouvait s'inscrire parmi les adeptes de ce « mécène de Valachie » ; par son choix, le traducteur Stephanos Dimitriadis situait son *Florilège* aux confins du romanesque et de l'encyclopédique.

Cette même tendance qui manipule la fiction pour la diffusion des idées politiques est adoptée par une autre œuvre choisie par le cercle de Rhigas. Il s'agit du *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, publié à Vienne en 1797.<sup>25</sup> Cette traduction collective, qui est restée inachevée, sous l'apparence de la fiction autobiographique transmettait l'idéal politique de l'Antiquité grecque et recherchait la réhabilitation du patrimoine classique, revêtue d'un caractère émancipateur.

---

ture Générale et Comparé, Athènes, 8–11 Novembre 1998, t. 2 : *Traduction et Relations Interculturelles*, éd. Anna Tabaki – Stessi Athini, Athènes, 2001, pp. 49–66 [en grec, résumé en français].

<sup>23</sup> Pour la notion « *rewriting* » comme catégorie englobant l'acte de l'édition et de la traduction, voir André Lefevere, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, London, Routledge, 1992.

<sup>24</sup> Cf. Stessi Athini, « Dimitriadis et Mercier : rêves utopiques du XVIII<sup>ème</sup> siècle », *Comparaison* 6 (1995) 25–40 [en grec, résumé en français]. Henri Tonnet, « A propos d'une ancienne traduction-adaptation de Louis Sébastien Mercier en grec moderne », *Comparaison* 9 (1998) 31–43.

<sup>25</sup> Rhigas Velestinlis, *Œuvres Complètes*, t. 4 : *Jeune Anacharsis*, éd.-introd. Anna Tabaki, Athènes, 2000 [en grec].

Il apparaît donc que dans les années 1780–1800, on assiste à une tentative accordée et synchronisée de la part de tous les acteurs impliqués dans la production du livre, qui vise à l'enrichissement du fonds narratif néo-hellénique par un générique et une thématique moderne ; en parallèle, elle constitue un effort important dans le sens de l'affinement de l'appareil linguistique et de la diffusion d'une langue commune, naturelle, une cible que le recours au patrimoine romanesque n'aurait pu atteindre. La méfiance et les réactions qui suivirent l'arrestation de l'équipe de Rhigas dans les milieux grecs contribuèrent probablement à la dévalorisation des tentatives effectuées pendant cette période.